



LA
BARRIÈRE DU MONT-PARNASSE.



Avez-vous vu faire des billes?... — Belle demande! Comme si vous ne saviez pas qu'habitué du café Devissères, au Mont-Parnasse, j'y vois chaque jour jouer au billard M. de Montzaigle qui n'en manque pas une! — Voilà qui est fort à la mode: interrompre son interlocuteur, suivre sa propre idée; c'est ce que l'on voit partout. Eh qui vous parle de billard? Je vous demande si vous avez vu faire des billes, de ces petites sphères

res de marbre, qu'au collège de Vendôme on nomme canettes, et qui, depuis si long-temps, font partie essentielle des jouets de l'enfance? — Jamais. — En ce cas sachez donc que rien n'est plus simple que le procédé à l'aide duquel on les arrondit. On a une manivelle à peu près semblable à celles dont se servent les limonadiers pour faire beaucoup trop brûler leur café; on y place un certain nombre de cassons de marbre; on leur imprime un mouvement de rotation continu; ainsi frottés les uns contre les autres, les angles s'effacent, disparaissent, et au lieu de cassons abrupts et anguleux, vous ne trouvez plus que des billes sphériques et parfaitement unifornes. Voilà tout le secret.

Je veux bien que le diable m'em..... — Chut, s'il vous plaît; point de personnalité contre le diable, et pour cause. — Eh bien, je vous dirai donc que je veux être pendu si... — A la bonne heure, les opinions sont libres, et voilà ce qui s'appelle parler. A cette occasion, je me rappelle parfaitement d'avoir entendu dire à M. de Saint-Simon, qui ne se doutait certes pas de sa divinité, que la crainte d'être pendu serait toujours en France un obstacle aux grandes perfectibilités sociales. Je vois avec plaisir que vous n'êtes point imbu de ce préjugé. — Si vous m'interrompez... — Je vous rends la monnaie de votre pièce. —

Eh bien, tout franc, je ne conçois pas ce que vous voulez me dire avec vos billes. — Rien n'est cependant plus simple. Mes billes sont les hommes, c'est vous, c'est moi. Cette civilisation, comme vous l'appellez, n'est autre chose que le frottement qui a fait de nous tous autant de boules bien rondes, bien symétriques; il n'y a plus de types originaux entre les individus d'une même classe. Ne voyez-vous pas une parfaite similitude de mœurs, de goûts, de costumes, de langage chez les hommes qui vivent dans le même cercle social? Heureusement il n'en est plus de même quand on change de monde, quand on s'expatrie de sa société habituelle, pour vivre au milieu d'une autre population. Rien ne ressemble plus à un habitant de la Chaussée-d'Antin qu'un autre habitant de la Chaussée-d'Antin. Qui connaît bien un salon du faubourg Saint-Germain les connaît tous; et si ce n'était la couleur des cheveux et la différence de la taille, je ne vois réellement pas quelle nuance morale on pourrait saisir entre un courtier de commerce et un autre courtier de commerce. Tout cela est taillé sur le même patron.

Depuis qu'il s'est établi entre les peuples un commerce d'échange de modes et d'habitudes, où que l'on voie la même société en Europe, on s'aperçoit à peine que l'on ait changé de lieu.

Paris n'est-il pas devenu une grande tabagie qui ne le cède en rien à aucune ville de la Hollande? N'avons-nous pas emprunté aux Russes les pantalons larges qui préservent les bottes de la crotte, en échange de nos vins de Champagne? Montez dans une chaise de poste, ne vous réveillez qu'à Milan, faites-vous présenter dans un salon à la mode, vous vous croirez à très-peu de chose près dans un salon de Paris. Moi, homme du peuple, amoureux des joies naïves et même un peu désordonnées, si je suis un habitué des guinguettes de Testaccio à Rome, de la Cascina de' Poveri à Milan, je ne serai dépaysé ni à la Courtille, ni à l'Ile-d'Amour; j'y trouverai pour toute différence la différence du langage, mais j'aurai sous les yeux le même tableau. Ce sera une *soif-Phénix*, renaissant continuellement d'elle-même, des tables entourées de joyeux convives; du bruit, mais du plaisir, et partout cette généreuse insouciance du lendemain, indice le plus vrai de la philosophie qui s'ignore elle-même, et c'est la bonne.

Si donc vous êtes curieux de voir des mœurs nouvelles, ne changez pas de contrée; vous retrouveriez partout les mêmes salons, les mêmes femmes, les mêmes hommes. Changez de quartier; vivez, partout où vous serez, de la vie du lieu; associez-vous aux jeux, aux plaisirs, aux habi-

tudes des habitants. Que vous ayez votre domicile rue du Faubourg-Saint-Honoré ou rue de Richelieu, que vous soyez habitué du Théâtre-Italien, ou que vous vous infligiez pour pénitence une soirée à Feydeau, venez passer avec moi une journée au Mont-Parnasse, puis dîner ensuite aux barreaux verts, chez la mère Saguet; à la renommée de la bonne choucroute, et vous me direz si le Mont-Parnasse, que vous entendrez appeler le *Mont-Pernaze* par la plupart de ses habitants, n'est pas un monde nouveau pour vous. Ne croyez pas d'ailleurs que le Mont-Parnasse soit en dehors du mouvement, du progrès, je ne sais trop comment cela se jargonne; vous y trouverez une innovation de langage prise dans une classe extrêmement estimable de la société. Si vous avez quelquefois regardé les joueurs de boule du carré Marigny, aux Champs-Élysées, vous savez qu'ils ont conservé le nom respectable de *cochonnet* à la boule qui leur sert de but; eh bien, les joueurs de boule du Mont-Parnasse ont tranché dans le vif; oui! par une innovation hardie, ils l'appellent *le petit*; chose qui me paraît attester essentiellement les progrès du siècle, le besoin de marcher en avant.

Que de choses au Mont-Parnasse! Aucun quartier de Paris n'a vu depuis quinze ans s'élever autant de maisons. A peine reste-t-il quelques-

uns de ces acacias qui formaient une allée depuis la barrière jusqu'à l'embranchement de la chaussée du Maine. Tout cela est bâti, et, de ce côté, il faut aller à quelque distance de Paris avant de trouver la campagne. Or, dans ces constructions, pas une maison bourgeoise; tout est consacré au public; ce ne sont que des cabarets, des cafés, des guinguettes, où, chaque soir, un orchestre en permanence fait sauter les bandes joyeuses qui viennent s'y entasser. Ah! que l'air qui s'exhale d'un égout est doux, suave et parfumé, quand on sort de ces bals! Les grisettes de la rue de Sèvres et de la rue des Vieilles-Tuileries en sont les principaux ornements, ainsi qu'un grand nombre de brocheuses, habituées ordinaires du théâtre de Bobino. De ces réunions, la plus distinguée est sans contredit le bal de l'Élysée-des-Dames; on s'y bat moins souvent; la garde municipale y trouve moins de besogne: en un mot, il y règne un meilleur ton. Deux ans passés environ, un élève de l'École de Droit en faisait les beaux jours; il s'était acquis, dans cette danse peu décente que l'on a appelée successivement le *cancan* et la *chahut*, une réputation au moins égale à celle qu'eut autrefois Trénis pour la gavotte. Et son nom, que moi-même j'ignore, ne passera pas à la postérité! Voilà ce que c'est que de ne pas savoir bien choisir son théâtre.

J'entrai un jour à l'Élysée des Dames avec notre ami Pierre Lahalle, que vous retrouverez chez la mère Saguet avec le gros Abel Hugo, son frère Victor, Charlet, David, son inséparable Dupré, et bon nombre d'hommes distingués dans les lettres, et dans les arts. A tout âge il y a d'heureux moments, où l'on se refait écolier avec délices; nous étions, Pierre et moi, dans cette disposition. Autour d'une table, du milieu de laquelle une bouteille de bière s'élevait en manière de clocher non gothique, j'avisai une famille de bons bourgeois, composée du père, de la mère, d'une jeune fille, et d'un petit garçon. Je résolus de danser avec la jeune fille, et, au mépris des lois du saint empire germanique, de mon autorité privée je m'instituai prince allemand. Donnant immédiatement à la Lahalle le titre de premier écuyer ou plutôt d'ami du prince, il entra sur-le-champ en fonctions et alla inviter la jeune personne avec un sérieux tout-à-fait diplomatique. « Mademoiselle, lui dit-il, le prince mon maître, qui voyage incognito, a voulu visiter cet établissement; il désire de vous faire l'honneur de danser avec vous. » Je regardais du coin de l'œil, et je fus fort surpris de voir l'invitation accueillie avec une joie de vanité dont les grisettes ne sont pas moins susceptibles que les grandes dames. J'étais cependant demeuré à ma place, où Lahalle m'a-

mena ma danseuse, et la contredanse commença. La première figure eut lieu comme partout de la manière la plus convenable; mais quand l'orchestre fit entendre la seconde, à peine avais-je un pied en l'air que je m'aperçus de la disparition de ma danseuse; elle avait pris la fuite; une voisine s'offrit obligeamment pour la remplacer, et je ne ris point, pour ne pas démentir ma qualité improvisée. Au bout de quelques instants ma danseuse revint tout effarée, s'excusant de son mieux. Lui ayant demandé quelle avait été la cause de sa fuite vers une des extrémités de la salle du bal: « Mon dieu, me dit-elle, c'est que j'ai vu *un monsieur* qui donnait un coup de tabouret à mon cousin. » La contredanse finie, nous allâmes aux enquêtes, et nous apprîmes que la gendarmerie s'était emparée de l'assaillant et de l'assailli. Telle fut l'histoire de ma principauté; je ne l'ai rapportée ici que dans le but unique de prouver que je ne me suis pas trop hasardé, en assurant que l'on avait assez bon ton à l'Élysée des Dames. Au salon d'Apollon, chez Richefeu, chez le père Prévôt, on danse aussi, mais c'est moins pur; je ne sais comment cela se fait, mais quand on y danse, même en plein air, il y règne cette odeur que l'on appelle poliment odeur de *renfermé*.

Quand vous avez passé la barrière du Mont-

Parnasse, vous voyez de l'autre côté du boulevard, à votre gauche et presque en face de vous, le nom de Guérin écrit en très-gros caractères; c'est un cabaret jouissant d'une sorte de spécialité; vous pouvez bien jurer que vous n'y entrez jamais, mais vous n'êtes pas également sûr de ne pas faire une fois au moins une station à la porte, car c'est le rendez-vous ordinaire des croque-morts, attachés au cimetière du Mont-Parnasse; et quelquefois le corbillard y reste un moment stationnaire. C'est aussi le lieu où viennent se rafraîchir bon nombre d'époux inconsolables, qui vont *jeter des fleurs* sur la tombe de leurs femmes. Comme ce point du Mont-Parnasse est très-fécond en observations, je m'y arrêtai un jour pour examiner ce qui se passerait, pour voir quelque-une de ces scènes improvisées dont nous n'avons sur nos théâtres que d'imparfaites imitations. Il y avait en dehors, assis à une même table, deux joyeux compagnons qui riaient et buvaient d'autant; comme ils échangeaient leurs propos continuellement arrosés d'un vin de propriétaire à huit sous le litre, ils furent accostés par un camarade qui conduisait avec lui un enfant de six ans. Naturellement on l'invita à boire, mais il refusa: « Non, dit-il, c'est aujourd'hui *l'anniversaire* de ma femme, et j'ai promis à *Polite* que je le mènerais pleurer sa ma-

« man. » L'enfant avait effectivement une couronne d'immortelles à la main. Mais bientôt la vue des rasades empourprées fit penser à l'homme veuf qu'un peu plus tôt un peu plus tard il serait toujours temps d'aller au cimetière. Il s'attabla, et l'enfant le harcelait sans cesse lui disant : « Je veux pleurer maman. — Non, répondit le père déjà rouge de vin et rouge de colère, tu n'iras pas. — J'veux aller pleurer maman, moi. — J'te dis que tu n'iras pas; t'as été bien trop méchant pour ça toute la semaine. » Et le pauvre enfant ayant insisté eut à pleurer par suite de la correction paternelle qui lui fut infligée; et voilà comment un bon mari, un tendre père, célébra au cabaret *l'anniversaire* de sa femme. Ce que c'est que l'exemple !

Comme je m'éloignais de cette touchante scène de famille, je vis sortir de chez Guérin deux hommes âgés, admirables d'ivresse, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer de plus dégoûtant; et rouges!... Une brique se serait détachée en clair sur la joue du moins coloré. Je voulus suivre leurs évolutions chancelantes, et ce fut un beau spectacle à ravir la pensée que de les voir essayer de franchir une des barrières qui sont sur les bas côtés des boulevards à l'embranchement des routes. Après d'inutiles efforts pour y parvenir, attendu qu'ils ne voulaient

point se quitter et ne pouvaient passer deux de front, ils s'accotèrent contre le mur de clôture, et là s'engagea entre mes deux philosophes le dialogue suivant entremêlé d'épaisses hésitations de langue et de nombreux hoquets. « Connais-tu Gauthier? — lequel? — J' te d' m'ande si tu connais Gauthier? — j'en connais deux; y a le petit et le gros Gauthier; — c'est le petit que j'te parle; — eh bien, quoi qu' i' lui est donc arrivé au petit Gauthier? — i' lui est arrivé, vois-tu, qu'il a été arrêté, rapport qu'il faisait partie d'une bande; — c'est pas vrai; — je te dis que si, que j' l'ai vu juger à la cour d'assise, où ce qu'il a été condamné à la peine de mort pour cinq ans. » Or, ceci est de la plus scrupuleuse exactitude, et c'est, ce me semble, une chose admirable que cette confusion que le peuple en état d'ivresse fait des diverses peines appliquées au nom de la loi. La peine de mort pour cinq ans!

On compterait difficilement des jours et surtout des dimanches où le Mont-Parnasse n'est pas témoin de scènes semblables; c'est une affluence, un bruit, un mouvement; et parmi tous ces hommes, parmi ces femmes, ces enfants qui se pressent, se heurtent, s'appellent, rien de si rare qu'une figure triste, à moins qu'on ne se tienne à l'entrée du cimetière. Ce champ

des morts a quelque chose de plus simple et par conséquent de plus solennel et de plus religieux, selon moi, que le cimetière du Père-Lachaise, où l'on retrouve trop de preuves de l'inégalité parmi les hommes, prolongée même au-delà du néant. Ce n'est pas qu'il n'y ait au cimetière de l'Ouest quelques tombes privilégiées, quelques pourritures de distinction, mais elles sont en petit nombre. Les marbres pompeux y sont rares; de blanches et simples colonnes s'élèvent sur les restes de quelques élèves de l'École polytechnique, honorables hommages rendus par des frères d'étude à des camarades regrettés. Une inscription sur une de ces colonnes rappelle le nom du jeune Vaneau, tué à l'attaque de la caserne de Babylone. En d'autres endroits, des drapeaux tricolores, enlacés de lauriers, indiquent le lieu où reposent d'autres victimes de juillet. Qui refuserait un regret à ces braves hommes! sans doute ils étaient du nombre de ceux que je vis, le 26 de juillet au soir, sur ce Mont-Parnasse même où ils dorment du sommeil de l'éternité, s'ameuter, s'exalter les uns les autres, et prendre la généreuse détermination d'opposer la force à l'usurpation d'un gouvernement conspirateur.

Là où gisent des hommes, j'avoue que je ne trouve guère d'émotions; la triste espèce en sera

toujours assez nombreuse. Mais auprès de la terre qui recouvre les *innuptæ puellæ* dont parle Virgile, ces vierges, dont la beauté inutile a peut-être traversé ce monde sans éprouver, sans inspirer d'amour, on rêve pour ainsi dire sans penser. Ah! que l'imagination voudrait les exfoler et les rappeler à la vie pour que leur existence fût complète! Et ces pauvres petits enfants qui n'ont versé que des larmes sans consolation, que de choses il y a pour l'âme à l'aspect des brins d'herbe qu'une main maternelle vient arroser sur leur tombe, et que j'ai trouvé d'amour vrai dans cette simple inscription tracée sur une fosse du Mont-Parnasse : *Ici repose Velina Le Dunois, décédée à l'âge de cinq ans et demi : CHÈRE ENFANT, PRIE POUR NOUS!* Ce n'est pas non plus sans une vive impression que l'on s'arrête devant la double tombe des époux Valtier. Une balustrade, semblable à un grand lit de mort, les entoure; et ils sont côte à côte, après avoir fait en quelque sorte l'apprentissage de l'éternité : ils vécurent soixante-six ans ensemble.

A l'examen des tombes plantées de fleurs et de gazon que renferme le cimetière du Mont-Parnasse, on peut lire dans quelle progression s'effacent les regrets, et quels sont les objets qui en inspirent de plus longs et de plus vrais. Sans